

DAVID PERROUD

Préface d'Ervin László

**LES ÂMES
DU TEMPS
PERDU**

JouVence
poche

Du même auteur aux Éditions Jouvence :

Les amants du ciel se retrouvent toujours ici-bas

Le Chaman du Pacifique

Les Secrets de notre conscience

Devenez génial

Éditions Jouvence

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

Site Internet : www.editions-jouvence.com

Mail : info@editions-jouvence.com

Catalogue gratuit sur simple demande.

© Éditions Jouvence, 2021

© Éditions Jouvence, 2024, pour la présente édition

ISBN : 978-2-88953-878-2

Couverture : François Lamidon

Illustrations de couverture : AdobeStock : © PixxStudio (montagne) ;

© Muhammad (temple) et Shutterstock : © ShotPrime (femme)

Mise en pages : PCA-CMB

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Avec *Les Âmes du temps perdu*, David Perroud a écrit un livre qui offre une histoire fascinante tout en transmettant une nouvelle vision du monde basée sur la science. C'est un livre qui nous touche à plusieurs niveaux et le lire en saisissant tous ces niveaux en même temps peut s'apparenter à un exploit. Mais ce n'est pas nécessaire, car le niveau le plus profond va toucher le lecteur, que ce soit consciemment ou subtilement. Vous pouvez profiter du niveau dans lequel ce livre est une histoire, une histoire d'amour, une histoire qui va changer le monde. Et le sauver. Une romance qui touche le cœur et nous amène à penser différemment. Et, de manière très surprenante, une histoire qui change notre point de vue sur le futur de l'humanité. C'est touchant, poignant, à la mesure du meilleur dans son genre.

Mais il y a plus qu'une romance qui change le monde dans ce livre : ceci n'est que la surface, le premier niveau. Ce livre n'est pas juste une fiction, c'est une fiction scientifique – vraiment scientifique. Il se dit basé sur des faits réels et bien que cette affirmation semble exagérée à première vue, pour quiconque est familier avec les derniers développements du

monde scientifique, l'histoire sonne juste. C'est de la science déguisée en une histoire capable de changer le monde.

Une aventure fabuleuse qui représente bien plus qu'une fable. Le roman lui-même est une fiction, mais les faits scientifiques sur lesquels il s'appuie sont réels ; ou du moins de ce qu'on peut attendre des graines qui sont actuellement en train de germer dans la science avant-gardiste. Ce livre, c'est de la science dans sa version imaginative (mais pas imaginaire), car rien dans la nouvelle science ne contredit la façon dont l'intrigue se déroule. Ce roman informe en divertissant. Voilà le deuxième niveau de lecture.

Mais ce n'est pas tout, il y a encore d'autres niveaux. Le troisième est celui d'un guide pratique. Comment pouvons-nous surmonter la crise du monde actuel ? La réponse contenue dans cet ouvrage ne surprendra pas les adeptes d'une pensée émergente de la culture avant-gardiste : plus qu'une solution technologique, nous avons besoin d'une évolution de notre conscience.

Débattre de la nature d'une conscience évoluée représente un niveau encore plus important transmis par la lecture de ce livre. Alors que nous suivons cette histoire d'amour qui tente de sauver le monde, la profondeur de ce dernier niveau va colorier et informer nos pensées – il va agir sur notre propre conscience.

Le niveau profond de ce livre s'adresse au niveau profond de l'univers. C'est une dimension au-delà de l'espace et du temps. Le lecteur peut se demander : *Et si c'était possible ? Est-ce réel ou est-ce une fiction ?* L'auteur réfère cette question à mes écrits, il me délègue ainsi l'autorité scientifique et il m'incombe d'y répondre. Laissez-moi donc esquisser ce que

j'affirme comprendre sous l'idée d'une « dimension profonde de l'univers ».

Au seuil de la nouvelle frontière en sciences, la dimension profonde est la dimension Akasha. Nous appréhendons cette dimension comme un champ de mémoire continu, omniprésent, universel et interconnecté. C'est le « champ akashique ». Il connecte TOUT à TOUT et se souvient de TOUT. C'est l'énergie du point zéro. Dans cette dimension, tout ce qui n'a jamais existé est présent, que ce soit réellement ou en potentiel. C'est la base des légendaires et populaires mémoires akashiques.

Le champ de mémoires interconnecté et universel est une découverte du domaine de la physique quantique, bien qu'en réalité il s'agisse d'une redécouverte. Il était connu des prophètes hindous et des philosophes grecs depuis des milliers d'années. Aujourd'hui cette dimension, nommée « champ akashique », n'est plus uniquement connue de manière intuitive, mais aussi de manière rationnelle. Elle est supportée par l'expérimentation dans le domaine de la physique quantique.

Cette redécouverte a de profondes implications. Elle affirme que tout est connecté à tout et que tout est sauvegardé – rien n'est évanescent. Le champ akashique est un processeur d'information cosmique. « L'information » est un concept clé pour appréhender la réalité profonde de l'univers : finalement, dans notre univers, tout est information. L'information n'est pas uniquement un produit des choses matérielles ; les choses matérielles (ou mieux dit : ce qui nous paraît être de la matière) sont elles-mêmes de l'information. Il n'y a pas réellement de « matière » dans l'univers – du moins, rien qu'on ne puisse associer à notre idée classique de la matière. Il n'y a que de l'information. Ou, plus exactement, de l'énergie qui

transmet de l'information tout en étant elle-même informée. **De « l'énergie informée », c'est cela la substance ultime de toutes choses dans notre univers.**

L'information n'est pas évanescence, elle ne peut être ni créée ni détruite. Elle peut être changée, combinée et filtrée. Donc, sous une forme évoluée, l'information est la substance des « choses » qui composent notre univers – nous, les êtres humains, inclus.

L'information connectée et combinée qui émerge dans l'espace et dans le temps est conservée. Elle peut être remplacée, mais pas effacée. L'Univers est un champ d'information géant, un *cloud* akashique cosmique.

L'information de notre univers prend racine au-delà de l'espace et du temps, dans une dimension plus profonde redécouverte par la physique quantique. Le grand scientifique David Bohm l'appelait « l'ordre impliqué ». On retrouve ici la même dimension dont parlait Platon il y a 2,5 millénaires. Platon l'identifiait comme le siège de l'âme – le domaine des formes éternelles et des idées qui structurent et forment l'Univers. Les sages hindous l'appelaient l'Akasha, le niveau ultime et fondamental du cosmos, la source d'où se manifestent les dimensions de l'air, du feu, de l'eau et de la terre.

Dans cette dimension, tout est en état de potentiel. Quand nous appréhendons le monde à l'aide de nos cinq sens, nous n'appréhendons donc pas la réalité ultime, mais seulement la réalité révélée, « l'ordre expliqué ». Nous pensons qu'il s'agit du monde réel alors, qu'en réalité, il ne s'agit que d'une projection du monde réel qui, lui, se situe au-delà. Le monde réel est au fait la dimension impliquée qui nous apparaît comme le champ akashique.

Même si le champ akashique est une dimension profonde, ce n'est pas une réalité mystérieuse et entièrement cachée – nous pouvons y accéder. Nous pouvons naviguer dans ce champ en entrant dans un niveau de conscience non ordinaire. La porte d'entrée se trouve à l'intérieur de notre propre conscience. Là, nous pouvons « lire » tout ce qui est « sauvegardé » dans le champ akashique. Pas forcément comme les personnages de ce livre le lisent, car l'auteur décrit d'une façon imaginative – mais pas entièrement imaginaire – le sentiment intuitif qui nous parvient lors d'une lecture du champ akashique.

Une conséquence heureuse du fait d'accéder au champ akashique, c'est l'effet positif qu'il a sur notre propre vie. Cela contribue à l'évolution de la conscience, et l'évolution de la conscience humaine n'est pas uniquement une bonne chose en soi, c'est une chose essentielle dans le monde d'aujourd'hui. Une conscience évoluée est une conscience d'unité, d'appartenance et, en définitive, d'amour inconditionnel.

À ce jour, je n'ai vu aucun moyen plus plaisant d'élever sa conscience que par le biais de l'histoire fabuleuse contée dans ce livre. Lire cette histoire, c'est ouvrir la porte d'un monde profond et profondément satisfaisant, pourtant si intuitivement familier. Ce monde informe nos pensées et élève notre conscience. C'est le niveau de conscience dont nous avons besoin si nous voulons vivre et nous épanouir dans ce monde. Il éclaire notre conscience pour nous permettre de comprendre que nous faisons partie de ce monde, au même titre que ce monde fait partie de nous. Finalement, tout est UN et l'UN est informé : c'est la conscience évoluée racontée dans ce livre.

PRÉFACE D'ERVIN LÁSZLÓ

Je souhaite au lecteur une lecture divertissante et lumineuse – une lecture qui l'élève. C'est le type d'évolution qui peut nous guérir, tout comme il peut guérir notre monde.

Ervin László

Philosophe des sciences, théoricien des systèmes et théoricien du tout. Deux fois sélectionné pour le prix Nobel de la paix et auteur de plus de 100 livres dont le *bestseller* *Science et champ akashique* et, plus récemment, *The Immutable Laws of the Akashic Field*.

PROLOGUE

En vol

Les fesses endolories, Arold change pour la dixième fois de position sans trouver une assise avec un minimum de confort. Cela fait maintenant quatre heures qu'ils ont quitté la chaleur estivale d'Auckland en Nouvelle-Zélande avec cet avion-cargo de l'armée de l'air des États-Unis qui ressemble plus à une boîte de conserve qu'à un moyen de transport convenable. La carlingue froide, sans hublots et encombrée de fret, confère un caractère surréaliste à la situation et Arold ne réalise toujours pas ce qu'il fiche à bord de ce tube métallique à la destination inconnue.

Professeur d'histoire ancienne, il donnait son cours quotidien à l'université d'Auckland quand il fut interrompu par son ami Blake, doyen de la faculté, accompagné de deux messieurs en uniforme militaire. Blake, l'air grave, lui demanda de suspendre sa classe et de le suivre dans son bureau sans laisser d'autre option à Arold que d'obtempérer sans poser de questions.

Le plus gradé, un général à en croire le nombre d'étoiles sur ses épaules alla droit au but : « Professeur Hogan, lui

demanda-t-il, est-il possible qu'une datation au carbone 14 révèle un objet façonné par l'homme vieux de 50 000 années ? »

Intrigué, Arold observa son interlocuteur-surprise. Un mètre quatre-vingt-dix, front carré, sourcils épais, regard d'acier, cheveux gris, visage strict, le corps svelte droit comme un *i*, capable de courir un marathon avant le petit-déjeuner à près de 60 ans. « Le cliché typique du militaire de haut rang, se dit-il, habitué à voir ses moindres demandes immédiatement exécutées avec révérence. » Au cœur de ses pensées, il prit une seconde de trop pour lui répondre, déclenchant un froncement de sourcils de la part du gradé. « Premièrement, général, répliqua enfin Arold loin de se laisser intimider, cette méthode de datation est contestée pour des temps aussi éloignés. Après 35 000 ans, le ratio carbone 14/carbone total faiblit trop pour obtenir une estimation suffisamment précise. Votre objet pourrait être beaucoup plus ancien. Deuxièmement, oui, c'est possible. Les hominidés taillaient déjà des silex à l'ère paléolithique archaïque il y a environ 2,5 millions d'années. Quelle taille fait l'objet en question ?

– Environ trois mètres cinquante. Il est cassé en trois.

– Plus de trois mètres, je ne crois pas non. Il doit y avoir une erreur.

– Pourquoi croyez-vous que nous prenions la peine de nous déplacer ? Le rapport que nous avons précise une longueur de 3 403 millimètres.

– Êtes-vous sûr qu'il s'agit bien d'un objet ? À savoir, quelque chose fait de la main d'un hominidé ?

– Il n'y a aucun doute là-dessus.

– Voyez-vous, général, expliqua Arold forcé de lever le menton pour s'adresser à lui, on admet que des outils ou des

armes d'une taille supérieure à deux mètres ont été conçus par l'homme à l'époque paléolithique, soit il y a environ 10 000 ans. On pourrait éventuellement concéder qu'il provienne du Paléolithique moyen, - 40 000 ans, mais les objets les plus grands de cette époque ne dépassent généralement pas un mètre quatre-vingt-dix. C'est certainement une belle pierre que vous avez trouvée là.

– Il ne s'agit pas d'une pierre taillée, professeur Hogan.

– Pardon !? De quoi s'agit-il ?

– De métal, probablement un alliage or-platine.

– Vous plaisantez, dit Arold au général qui n'a pas esquissé le moindre sourire depuis le début de leur rencontre, vous cachez bien votre jeu !

– En ai-je l'air ? lui répondit l'homme, comme handicapé du rictus.

– Général, voyons ! Restons sérieux. L'homme a commencé à travailler le métal il y a environ 7 000 ans.

– Cet objet est bien plus vieux que cela. Nous en sommes certains.

– Alors il n'a pas été conçu par l'homme, sauf si toutes nos théories sont fausses.

– Ou incomplètes.

– Que voulez-vous dire ?

– L'Atlantide, la Lémurie¹ ?

– Des légendes. On doit l'Atlantide au mythe de Platon.

– L'aurait-il entièrement inventé ? questionna le général toujours aussi sérieux.

1. Selon certaines « légendes », des civilisations avancées auraient disparu. L'Atlantide serait une île mythique évoquée par Platon. La Lémurie ou *Lemuria*, un continent hypothétique (hypothèse à ce jour scientifiquement infirmée) situé dans l'océan Indien.

– Selon toute vraisemblance. Nous n'avons jamais rien trouvé, aucun signe de ces civilisations.

– Vous comprenez donc pourquoi il est important de dater cet objet correctement. Il semblerait que vous développiez une méthode alternative au carbone 14.

– Il y en a plusieurs : potassium-argon, rubidium-strontium, et j'en passe.

– Je ne crois pas qu'elles fonctionnent sur le métal. En revanche, j'ai entendu dire que votre invention était prometteuse.

– Que... quoi ? Mais pas du tout !

– Je suis bien renseigné, professeur Hogan.

– Écoutez, général... ?

– Anderson.

– Général Anderson, je travaille sur une idée. J'ai seulement effectué quelques tests pour l'instant, rien que je puisse prouver scientifiquement. J'ignore pour quelle division de l'armée vous travaillez pour être au courant de cela. Le procédé est, comment dire, tellement spécial que je ne souhaite vraiment pas l'ébruiter pour le moment. Je pourrais perdre ma crédibilité académique, ce qui signifie la mort professionnelle dans mon domaine.

– Ai-je l'air de quelqu'un qui aime divulguer les sujets sur lesquels il travaille, monsieur Hogan ? Quelle taille, votre matériel ?

– Tout l'équipement de mon prototype fait environ un demi-mètre cube.

– Vous m'en voyez ravi. Préparez-vous au transport, je reviens vous chercher à 14h.

– Pardon ? Pour aller où ?

LES ÂMES DU TEMPS PERDU

– L’heure n’est pas aux questions. Prenez des vêtements chauds pour une dizaine de jours et inventez une excuse crédible pour vos proches.

– Pas si vite, général, je suis un civil, de quel droit me donnez-vous des ordres ?

– Vous n’êtes nullement obligé de me suivre, mais voudriez-vous réellement laisser passer une occasion pareille ?

– Je serai prêt à 14 h », abdiqua Arold, non sans soupirer.

CHAPITRE 1

Himalaya

Ariel se sent à bout de force. On lui avait pourtant dit qu'atteindre le monastère de Norhunpo en plein hiver relevait de la pure folie. Aucun guide n'avait voulu l'accompagner, malgré une offre généreuse en dollars américains. Certains avaient tout de même dit vouloir essayer et avaient insisté pour être payés d'avance mais Ariel, loin d'être naïve, savait qu'ils auraient trouvé mille excuses pour abandonner à mi-chemin. « C'est insensé, jeune fille, lui avaient rétorqué les plus expérimentés, il faut attendre le printemps. » Cela aurait dû suffire à la convaincre mais elle n'était pas venue jusqu'au fin fond du Bhoutan pour poireauter des mois dans l'attente des beaux jours. Et le *message* était très clair : elle devait rejoindre le temple, sans délai.

Ariel est têtue.

Courageuse aussi.

Ces deux traits de personnalité lui coûteront-ils la vie ?

Épuisée, elle ne parvient plus à avancer dans cette neige fraîche qui l'engloutit jusqu'à la taille.

Tout allait bien jusqu'à l'avant-veille lorsqu'elle s'était levée dans l'un des plus beaux paysages qu'il lui ait été donné d'admirer. Le ciel bleu cristallin resplendissait, les sommets culminant à plus de 7000 mètres se dressaient majestueusement devant elle en arc de cercle. Elle aurait presque pu les toucher. Une couche de neige fraîche scintillante recouvrait tout le décor, y compris sa tente. L'air était pur, glacial. Le silence total, comme si les bruits se noyaient dans cet épais manteau blanc. Ambiance féérique détrônant les meilleurs contes de Noël. Ariel s'était hâtée d'enfiler ses grosses chaussures pour aller soulager une envie pressante un peu plus loin. C'est au moment de sortir de sa tente igloo qu'elle avait compris dans quel borborygme elle était venue de se fourrer. À peine hors de son abri, elle s'était enfoncée dans la neige jusqu'aux hanches. Il lui avait fallu cinq fois plus de temps que la veille pour atteindre son coin « toilettes » et un effort digne d'un court de fitness de haute intensité pour réussir à s'accroupir.

Marcher avec son paquetage s'était alors avéré au-dessus de ses forces ; elle avait renoncé au bout d'à peine trois kilomètres, remonté son bivouac et dormi douze heures d'affilée.

Il avait neigé à nouveau durant son sommeil, à tel point qu'au réveil, lorsqu'elle avait réussi péniblement à se hisser hors de son campement, seul le haut du dôme arrondi de sa tente dépassait d'une mer blanche immaculée. Ses traces de la veille relevaient déjà du souvenir, même aux endroits qu'elle avait pourtant abondamment piétinés. Le paysage était néanmoins d'une beauté et d'une quiétude à couper le souffle. Elle se donna le temps de bien réfléchir et, selon ses calculs, elle se trouvait à environ huit kilomètres du monastère. Elle arrivait au bout de ses vivres et poursuivre ainsi avec tout son

matériel semblait voué à l'échec. Elle avait donc pris le risque de n'emporter que le strict minimum afin de pouvoir atteindre sa destination avant la nuit : ses habits les plus chauds, les trois barres de céréales qu'il lui restait, une gourde remplie à demi, un briquet et son petit réchaud à gaz presque vide pour faire fondre la neige en eau.

Au prix d'un effort surhumain, elle s'était approchée du temple, réduisant ainsi la distance au point de l'avoir largement atteint. Pourtant, à la nuit tombante, rien, aucun signe de vie, pas une trace de pas humain.

C'est donc là qu'Ariel s'écroule, désespérée dans une longue vallée déserte, totalement épuisée, le battement de son cœur dans ses oreilles pour unique compagnon. Elle décide de se bâtir un abri de fortune avec les maigres forces qui lui restent. Il n'y a rien dans ces longues plaines d'altitude qui puisse l'y aider. Seule option : creuser un trou dans la neige. Éreintée, elle parvient juste à faire une petite tranchée et à se protéger modestement du vent glacial. « C'est toujours ça », se dit-elle pour se donner un peu de courage.

Elle allume son réchaud et parvient à boire un peu d'eau tiède, ce qui la soulage temporairement. Pourtant, au bout d'une poignée de minutes, il s'éteint ; panne de gaz. Et le froid la gagne à nouveau. Intense, mordant, engloutissant son corps entier, ralentissant son flux sanguin. Ariel, intelligente, comprend la gravité de sa situation. Une profonde tristesse l'envahit. Vingt-huit ans, c'est tôt pour mourir.

Elle se sent soudain stupide et impuissante. La digue de courage qui a guidé ses pas jusqu'ici se rompt d'un coup, tel un ballon trop gonflé. Elle éclate en sanglots. Ironiquement,

des larmes tièdes coulent jusqu'à ses joues avant de se refroidir et de rester figées, gelées sur son visage.

Au moment où des épines glaciales s'apprêtent à lui lacérer le cœur, une vague de feu les repousse. Soulagement *in extremis*, elle va mieux. Elle a même chaud, trop chaud. Elle se débarrasse de ses gants et de son bonnet, enlève sa grosse veste en plume et son pantalon d'expédition. Ce n'est pas assez, elle suffoque et continue de retirer les couches de vêtements comme on pèle un oignon. Puis elle s'allonge, le dos directement dans la neige, et s'observe ainsi nue, les tétons de ses petits seins pointant comme deux framboises sur une peau blanche marbrée de bleu. Ce contraste insolite revêt une beauté dramatique qui la fait rire, congédiant sa tristesse abyssale le temps d'une joie euphorique.

Elle se sent si légère, tout semble parfait. Le froid, le chaud n'existent plus. A-t-elle jamais goûté pareille quiétude ? Chose étrange, elle flotte à deux mètres du sol et voit son corps longiligne, étendu dans la neige, un bras sur son ventre, l'autre en arc de cercle autour de son visage aux mille taches de rousseur, les yeux clos, ses longs cheveux châtain clair en guise d'oreiller. Elle ressent une profonde empathie pour cette « guerrière » capable de défier les éléments les plus hostiles afin de poursuivre ses rêves.

Elle pense au monastère qu'elle doit absolument atteindre et prend immédiatement de l'altitude pour découvrir son toit de tuiles ocre et bordeaux à moins d'un kilomètre à vol d'oiseau, dans la vallée parallèle. « Bravo ma belle, se dit-elle, tu y es presque, tu t'es juste trompée à la dernière croisée des chemins, pas étonnant vu ton état de fatigue. »

CHAPITRE 2

En vol

A rold pose le dossier sur ses genoux, il ne contient que de maigres informations. L'*objet* a été découvert par pur hasard lors d'un forage scientifique. Le lieu et la profondeur sont masqués sur sa copie. Les tests au carbone 14 semblent avoir été effectués correctement. À la lecture des premiers résultats, on a d'abord cru à une déficience technique et recommencé avec un nouvel équipement, puis un troisième. Tous corroborent, on est probablement loin de la limite des 50 000 ans possibles avec cette méthode de datation. L'analyse des métaux a, elle aussi, été menée méticuleusement. Aucun doute, il s'agit bien d'un alliage or-platine.

Le plus intéressant dans ce maigre dossier reste les photos. Il semble que l'*objet* soit emprisonné dans de la glace. Il s'agit d'une longue tige de métal, taillée au bout. On pourrait croire à une lance, mais il ne semble pas que la pointe, légèrement arrondie, soit suffisamment acérée pour une arme. Cet objet a forcément été conçu par l'homme. Ce qui étonne plus particulièrement Arold, c'est le parfait arrondi du cylindre. Même de nos jours, seule une machine pourrait obtenir une telle

précision. Il note également de petits trous remarquablement ronds à plusieurs endroits, le long de la tige.

Son excitation monte à mesure qu'il prend conscience de ce que cette découverte pourrait signifier. Chercheur passionné et renommé des civilisations anciennes, il a l'intuition que cet objet pourrait bien être le Graal dans son domaine : une anomalie qui remettrait en cause toutes les théories actuelles. Un gros pavé dans la mare, qui secouerait la branche des historiens ; ce qui, selon lui, serait une bénédiction. Impatient d'en savoir plus, Arold se penche vers le général Anderson, assis deux places plus loin sur un strapontin qui semble aussi inconfortable que le sien.

« Général, arrivons-nous bientôt ? » hurle-t-il pour couvrir le bruit des réacteurs.

Anderson regarde sa montre et vocifère : « Encore une heure de vol, selon mes calculs.

– Et vous ne souhaitez toujours pas me révéler notre destination ?

– À ce stade, je le pourrais, mais cela m'enlèverait la joie de voir la surprise sur votre visage lorsque nous débarquerons.

– Ah oui, j'oubliais que vous étiez un petit plaisantin. »

La blague tombe à plat, toujours pas de sourire sur le visage carré et placide d'Anderson.

Le général s'approche de lui pour éviter de hurler et change de sujet : « Pouvez-vous m'en dire plus sur votre nouvel outil de datation ?

– Mon prototype, voulez-vous dire ? Ne vous méprenez surtout pas à son sujet. Je n'ai fait que quelques tests qui n'ont, à ce jour, aucune valeur scientifique. D'ailleurs, tout le concept repose sur des faits non prouvés.

– Lesquels ?

– Êtes-vous familier des concepts de champ quantique ou de mémoires akashiques ?

– J’ai des notions de physique quantique et j’ai entendu parler des mémoires akashiques, mais plutôt dans des cercles d’hurluberlus spirituels.

– Je vous vois tout à fait fréquenter ces gens, dit Arold en souriant à l’idée du général assis en position de lotus dans une salle remplie de bougies et d’encens. Sauf votre respect, continue-t-il, la théorie du champ akashique a été développée par Ervin László² qui n’a rien d’un hurluberlu !

– Mais il est contesté par ses pairs.

– Les scientifiques ne sont pas d’accord entre eux sur des points importants comme la nature de la *conscience*, la structure de l’Univers, le champ universel d’information. Force est de constater que des théories comme celle de László sont soutenues par bon nombre d’entre nous, moi le premier. Je ne crois pas du tout au matérialisme pur et dur qui postule que tout est matière et que tout, dans l’Univers, est issu du hasard.

– Je n’ai pas à juger si une théorie est plus juste qu’une autre. Ce qui m’intéresse ici, c’est de savoir si et comment votre machine fonctionne.

– Mon prototype interroge les “mémoires” de l’objet à dater.

– Vous me faites peur...

2. Ervin László est un philosophe des sciences et théoricien des systèmes. Il a publié plus de 75 livres et plus de 400 articles. Son livre, *Science and the Akashic Field: An Integral Theory of Everything* définit un champ universel d’information comme substance primordiale de l’Univers (voir la bibliographie).

– Cela part du postulat que chaque composant de l'Univers a une signature énergétique qui correspond à de l'information échangée entre lui et le champ quantique.

– Champ quantique ou mémoires akashiques ?

– C'est la même chose. Le terme champ quantique est une définition plus vaste. Les mémoires akashiques seraient plutôt l'endroit où l'information est stockée mais, comme tout est lié en permanence, la distinction peut sembler ténue.

– Donc votre machine se branche sur ce champ universel d'information.

– Oui, tout simplement, et elle y récolte les données concernant l'élément à analyser, y compris son âge.

– Et j'imagine que vous avez déjà effectué des essais ?

– Oui.

– Et ?

– Et, fait étrange, l'information arrive sous forme d'images, de ressentis, et s'apparente plus à un sentiment ou une émotion. Je ressens une forte intuition. Ce n'est pas une date qui apparaît simplement sur un écran. Je dois me mettre en condition afin de parvenir à taire mon mental et mes pensées. »

Le général, surpris, hausse ses gros sourcils qui prennent une forme d'accents circonflexes et marque une pause avant de répondre :

« Comment savez-vous que ce ne sont pas des foutaises ?

– Car j'ai, pour l'instant, 100 % de réussites sur les tests effectués.

– Avec quel protocole ?

– Je choisis un objet qui m'est inconnu mais dont les informations, notamment la datation, sont en possession de mes assistants. Je me relie, ainsi que l'objet, à mon prototype à l'aide d'électrodes. Je me recentre, généralement grâce à une

méditation d'environ vingt minutes, puis j'écoute les intuitions et les images qui me parviennent, je les note et, enfin, nous les comparons aux données de mon équipe.

– Combien de tests avez-vous déjà réalisés ?

– Pas assez. Une trentaine. Ce n'est pas un échantillon représentatif, raison pour laquelle je ne peux que vous déconseiller de vous y fier pour l'instant.

– Il semblerait que je n'ai pas beaucoup d'autres solutions, soupire le général, comme si on venait de lui imposer un cours de hip-hop.

CHAPITRE 3

Himalaya

Ariel s'attarde sur le toit du monastère. Bien qu'il fasse nuit, il semble éclairé d'une lumière chaude et omniprésente. Elle admire les tuiles anciennes dans une palette de couleurs allant du jaune pâle à l'ocre rouge. Il ne s'agit pas d'un toit unique mais d'une multitude de pièces rapportées, comme si des dizaines de petits monastères s'étaient rassemblés ici, au fil du temps, pour n'en faire qu'un grand aujourd'hui, perché sur un haut rocher. Les pans sont de teintes, de tailles et d'inclinaisons différentes, pourtant il se dégage un esthétisme très particulier de ce chaleureux capharnaüm qui le rend authentique et, d'une certaine façon, parfaitement équilibré.

Ce qui surprend Ariel, c'est l'acuité de sa vision. Le moindre mouvement capte son attention, comme ce chat qui rejoint le réfectoire depuis la fenêtre de la salle de méditation. « Mais comment sais-je cela, se demande-t-elle ? Je ne suis jamais venue ici. » À peine la question posée, elle se rend compte qu'elle reçoit de l'information en permanence d'une sorte de champ universel de données, formé de milliers de petites bulles chatoyantes, comme lorsqu'un enfant souffle à pleins

poumons dans le cercle d'un de ces tubes remplis d'eau savonneuse. En l'observant de plus près, elle réalise que chaque bulle contient un thème et que, si on veut l'approfondir, il suffit de s'y attarder pour que des dizaines d'autres apparaissent avec des sous-thèmes, des sous-sous-thèmes, et ainsi de suite. Ce champ redouble d'intensité autour du monastère et elle y lit des choses étonnantes sur des civilisations dont elle n'a jamais entendu parler auparavant. « Ces moines font de la recherche de pointe, se dit-elle, mon intuition ne m'avait donc pas trompée. » Elle observe tout ce savoir liant le monastère au champ quantique et se rend compte que, malgré son isolement, il se trouve au cœur de découvertes majeures. En observant cela, elle réalise qu'elle voit clairement une structure de l'Univers bien plus complète que ce qu'elle pouvait appréhender depuis son corps physique. Des dimensions nouvelles lui apparaissent, des sortes de passages vers d'autres lieux ayant l'aspect de centaines d'aurores boréales. Elle a envie de franchir ces portes, d'aller explorer sans relâche toute cette immensité qui s'offre ainsi merveilleusement à elle.

Au lieu de cela, cette pensée la ramène au-dessus de son corps, toujours allongé et nu dans la neige, ses habits éparpillés autour. Elle s'examine comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre, une inconnue. Elle se trouve belle, avec sa chevelure châtain clair, son visage angélique, ses épaules musclées, ses longs membres, sa minuscule poitrine pointue, ses solides hanches arrondies, seules exceptions à son corps androgyne et ses fines mains aux doigts élancés. Elle ressent une déferlante d'amour et de douceur pour cette femme, cette partie d'elle, morte d'avoir suivi ses rêves. Les mots qui s'affichent dans sa conscience sont « belle, courageuse, audacieuse, aimante ».

Elle a envie de la serrer dans ses bras et de lui dire à quel point elle l'aime.

Les portes qui ressemblent à des aurores boréales virevoltent toujours au-dessus de la scène et soudain, l'une d'elles se rapproche. Elle passe du vert émeraude à un blanc chaud, sa forme indéfinie se recentre, s'arrondit, jusqu'à devenir un tunnel.

Un tunnel de lumière.

Droit devant, au zénith, comme un soleil brillant de mille feux qui s'approche d'elle à grande vitesse. Bientôt, son horizon n'est plus qu'une large ouverture sphérique, scintillante et irrésistiblement invitante. Elle ressent un besoin irrépressible de se précipiter à sa rencontre, comme une mère qui retrouve son jeune enfant après une longue séparation. Cette chose qui l'attire avec une force herculéenne a un goût de beauté, d'amour pur. Ariel oublie son corps glacé et s'engouffre à l'intérieur. À peine entrée, elle touche les parois : chaque contact la remplit d'une énergie et d'une gaieté indicibles. Le passage flamboyant semble vivant, aimant, vibrant et organique. Elle réalise que sa longueur, infinie, mène vers une autre réalité. Elle comprend qu'en faisant un pas de plus un très lointain voyage l'attend. Sans hésitation, elle s'élance.